

quelles sollicitations ai-je obéi ? Toujours est-il que la marquise crut avoir donné le jour à un poupon rose et bien portant, et que dans tout le pays, sauf le marquis et le docteur, tout le monde le crut comme elle.

Quant à moi, je disparus pendant quelques semaines, et quand je revins au château, je trouvai la marquise étendue sur sa chaise longue, fière et radieuse. Elle me présenta son fils, M. Pierre de Bellemont... et me permit de l'embrasser...

J'avais été accoutumée de bonne heure aux travaux de couture. Ainsi que cela avait été convenu avec le marquis, la marquise me prit comme femme de chambre, et, depuis lors, installée à ses côtés, je pus me repaître tout à mon aise de la vue de mon fils.

Le petit était à moi... entièrement... plus encore qu'à la marquise... Je le tenais sur mes genoux, je l'habillais... je l'embrassais...

— Brave femme, disait parfois la marquise en voyant de quels soins maternels j'entourais le chérubin, tu as reporté sur mon fils toute l'affection que tu réservais pour ton enfant. Je suis sûre que tu l'aimes autant que je l'aime.

— Autant, oui, madame la marquise.

Pierre grandit, ayant deux mères, pour ainsi dire, et partageant son affection entre elles deux, certes sans pouvoir dire au juste celle qui lui en prenait la plus grande part.

Un moment la marquise avait semblé jalouse de mon influence et avait essayé de m'écartier. Heureusement le marquis prit ma défense.

Pierre grandissait et embellissait chaque jour... et la marquise était fière de lui, et elle me disait parfois, en le voyant courir et s'ébattre sur la pelouse du jardin :

— Dieu me l'a donné plus beau, pour me l'avoir fait attendre, mon fils !

Mon fils ! Moi aussi, quand je me trouvais seule avec lui, je disais aussi : mon fils.

Mon fils, monsieur le marquis ? Ah ! n'était-il pas plus heureux, noble, riche, ayant un bel avenir devant lui, pouvant prétendre à tout, que simple jardinier du château ? Et cet orgueil que j'avais de le voir si haut au-dessus de moi ne valait-il pas le sacrifice que j'avais fait de l'aveu de ma maternité ?

Comme ça pousse vite, les enfants !

Je le vois encore revenir de Paris, où il avait été passer son baccalauréat.

Mon fils, bachelier, messieurs !

La voiture s'était arrêtée devant le perron. Il descendit vivement. Je me trouvais là justement...

— Je suis reçu ! cria-t-il, et il me sauta au cou et m'embrassa.

Je tombai sans connaissance.

La marquise me sermonna sur l'exagération de ma joie.

Le marquis, lui, me serra la main et je l'entendis murmurer : " Pauvre femme ! "

Pauvre femme !... Ah ! j'étais bien heureuse tout de même !

Les années passèrent.

Le marquis mourut, Pierre avait vingt ans à ce moment. Il fallait lui faire connaître le monde et la marquise s'installa à Paris, où je l'accompagnai.

Pierre sortait beaucoup. Joli garçon, riche, titré, il était très recherché. Le soir, avant de sortir, il m'appelait pour passer l'inspection de sa toilette. C'était moi qui lui mettais sa cravate blanche.

— Ma cravate, c'est ta spécialité, disait-il.

Et je lui faisais des recommandations.

— Ne danse pas trop... ne te fatigue pas... couvre-toi bien en sortant.

Et il m'écoutait, messieurs... et le lendemain, il me faisait part de ses impressions. Telle jeune fille m'a plu, telle autre dansait mal... Et il me décrivait leurs robes...

Quand la marquise eut rejoint son mari là-haut, Pierre, trop grandement installé, loua un petit hôtel dans la plaine Monceau.

J'eus une émotion terrible. S'il ne voulait plus de moi près de lui ! Il n'en fut rien.

— Tu continueras de vivre avec moi, Annette, tu m'as élevé... tu me tiendras lieu de mère.

Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai serré contre moi... Ah ! ce qu'il s'en est fallu de peu à ce moment que je ne lui criasse :

— Ta mère... mais ta mère, c'est moi !

Nous avons ainsi vécu tous les deux pendant trois ans. Il sortait tous les soirs... mais, dans la journée, je le voyais... et c'était moi qui lui servais son déjeuner. Quel instant délicieux, ce déjeuner ! C'était le moment des causeries intimes et des confidences.

Il me mettait au courant de sa vie, de ses moindres actions. Il s'intéressait à moi ; il me questionnait ; il avait à mon égard mille prévenances qui me touchaient jusqu'aux larmes.

Tout de même je pensais :

— Il va falloir le marier un jour.

Si j'avais pu choisir sa femme ! Mais voilà... je ne fréquentais pas les gens de son monde. Je le conseillais là-dessus.

— Ne t'occupe pas de la fortune, tu es assez riche pour deux... Prends une jeune fille simple, douce, bonne...

Un matin, pendant le déjeuner, il me dit :

— Tu sais, je vais me marier.

Je laissai tomber l'assiette que je tenais en main.

— Vrai, tu vas te marier ?

— Mais oui.

Alors il me décrivit la jeune fille. Une personne ravissante, très élégante. Il déplia un journal et me montra l'endroit où on parlait d'elle :

*Très remarquée hier, au bal des affaires étrangères, la délicieuse Mlle de Marjevals...*

J'étais froissée qu'on parlât ainsi dans les journaux de cette jeune personne.

— Tu l'aimes donc ?

— J'en suis fou.

Quelques jours après, pour me faire connaître sa fiancée, il imagina le prétexte d'une commission à me donner.

J'arrivai là-bas, émue, comme bien vous pensez, et la première phrase que prononça Mlle de Marjevals fut :

— Je tiendrai compte, croyez-le bien, des excellents renseignements que votre maître m'a donnés sur vous.

A dater de ce moment, je compris que tout était fini.

Ah ! si j'avais été raisonnable, je me serais éloignée. Avec les petites rentes que le marquis m'avait constituées, j'avais de quoi vivre. Je me serais fait oublier... et de temps à autre j'aurais été voir Pierre. Mais, voilà... je l'aimais trop... Je n'eus pas le courage de me séparer de lui.

Après le mariage, aussitôt revenue du voyage de noces, la nouvelle marquise prit possession de l'hôtel. Elle avait amené avec elle une femme de chambre, une cuisinière... tout un personnel enfin. De jour en jour, on m'éloigna de Pierre. D'abord il me fut défendu de servir à table, puis de paraître dans la salle à manger.